

## Un homme qui crie

Film tchadien de Mahamat-Saleh Haroun

**André Videau**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/892>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.892](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.892)

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 170

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

André Videau, « Un homme qui crie », *Hommes & migrations* [En ligne], 1288 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/892> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.892>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Un homme qui crie

Film tchadien de Mahamat-Saleh Haroun

André Videau

---

- 1 En trois longs métrages (*Bye Bye Africa*, 1999 ; *Abouna, notre père*, 2002 ; et surtout *Daratt, saison sèche*, 2006, voir *H&M* 1265, janvier-février 2007), le réalisateur tchadien Mahamat-Saleh Haroun a su imposer un parcours cinématographique assez original et en tout cas sensiblement différent, dans les thèmes abordés comme dans la forme, de celui qui a fait la renommée et la réussite festivalière du cinéma africain. Mais aussi en marquait les limites.
- 2 *Un homme qui crie* poursuit dans cette voie singulière, toujours aussi éloignée de ce que la critique, un peu ironique et condescendante, a appelé “le cinéma de calebasse” qui faisait la part belle à un regard passéiste. Mohamat-Saleh Haroun continue sur sa lancée et fonce sans détour sur une Afrique contemporaine, urbaine et déchirée. Sans tergiverser, il se situe géographiquement et géopolitiquement au cœur des fléaux qui frappent son pays, le Tchad, et sa capitale, N’Djamena.
- 3 Au compte des malheurs de l’Afrique il n’y a pas que de brûlantes sécheresses et autres catastrophes naturelles, des famines et des pandémies ou les séquelles du colonialisme. Il y a les dissensions internes et les conflits de frontières, les ambitions et les rivalités des hommes. C’est dans ce contexte trop souvent négligé que le réalisateur développe son film en une sorte de réalité-fiction.
- 4 La tension monte à N’Djamena entre les forces gouvernementales et les rebelles. Adam (Youssouf Djaoro) surnommé “Champion”, un ancien nageur olympique, ne sait pas qu’il vit ses derniers jours d’insouciance. Tant que les affaires tournaient, il était gardien de piscine dans un hôtel de luxe fréquenté par les touristes. Bons pourboires, considération, survêt’ impeccable, il a même réussi à faire embaucher son fils Abdel (Diouc Koma), solide gaillard sans profession.
- 5 Très vite les affaires de l’hôtel périclitent. Les clients solvables se font rares. Les militaires s’installent sans vergogne. Les ressources humaines (chinoises) ne font pas de sentiment. Il faut encore rentabiliser ce qui peut l’être avant le sauve-qui-peut. Un

animateur suffit à la piscine. Abdel a 20 ans, il est plus décoratif. Adam en a 60. Il gardera le parking. C'est à prendre ou à laisser.

- 6 Dès lors le film bascule dans une densité événementielle qui lui serait peut-être nuisible si la tragédie ne suivait son cours implacable. L'effort de guerre devient obligatoire. L'armée et le pouvoir se livrent à un véritable racket. Il faut donner son enfant ou son argent. Pour Adam, père humilié, c'est peut-être l'occasion de la revanche. Abdel est mobilisé sur dénonciation. Un film-cri qui retentit longtemps dans les consciences.